

DEIXIS ET OPERATIONS ENONCIATIVES

In D. Monticelli, R. Pajusalu, A. Treikelder éds., « De l'énoncé à l'énonciation et vice versa. Regards multidisciplinaires sur la deixis », *Studia Romanica Tartuensia*, IVa, Tartu University Press, 2005, pp. 171-185.

RESUME

Alors que les déictiques manifestent avec éclat la prise directe sur le monde par le sujet d'énonciation, la mise en relation du phénomène qu'ils expriment avec les opérations énonciatives de débrayage et d'embrayage, telles qu'elles sont définies dans le cadre de la sémiotique greimassienne, fait cependant apparaître un paradoxe. En effet, la présupposition logique du débrayage sur l'embrayage implique que celui-ci, opération seconde, s'appuie sur la référentialité interne au langage construite préalablement par le débrayage, imposant alors le « il » objectivé comme condition d'exercice du « je ». Dès lors, si les déictiques actualisent la présence locutive, le contact avec l'univers extralinguistique peut-il être considéré comme « direct » ? Ce problème central de l'article conduit à interroger, à travers la deixis, la médiation iconique. Celle-ci peut permettre d'expliquer, entre autres, les relations complexes entre déictique et anaphorique. Plus profondément, elle conduit aussi à une redéfinition profonde du principe d'immanence impliquant la prise en compte des dimensions sensibles et émotionnelles dans les opérations énonciatives. Dès lors, notre hypothèse conduira à envisager, en deçà des déictiques, les phénomènes plus généraux de déictisation à travers la puissance d'instanciation qu'ils manifestent dans la trame du discours.

TEXTE DE L'ARTICLE

On ne peut sans appréhension s'engager dans une réflexion sur la deixis. Ce qui n'apparaît au premier abord que comme une classe bien circonscrite de termes répertoriés par les grammaires et dont le trait commun serait de flécher l'extériorité du langage, comporte un enjeu considérable, puisque toute réflexion sur la deixis implique une conception générale du discours en acte. Le premier degré de la pragmatique générale se fonde, de fait, sur l'étude des signes indexicaux. Les déictiques ont quelque chose d'exclamatif, comme un mouvement de surprise devant le surgissement des choses. Aux avant-postes de la langue, ils manifestent au plus près le contact avec le monde. Ils capturent la référence dans son immédiate

liaison avec l'acte d'énonciation. Ils assument la donation du référent par le truchement du contexte situationnel de leur occurrence. Ainsi, à partir de l'instance déictique reine, le *je*, et de sa liaison avec le *tu*, se propage toute la série des « indicateurs », comme les nomme Benveniste, comprenant non seulement les démonstratifs et les adverbes unis à la *présente* instance de discours mais aussi les formes verbales elles-mêmes qui en sont également solidaires. Tout l'édifice du discours semble donc soutenu par la charpente de la deixis.

Cette considération liminaire invite à la modestie. Comme y invite, par ailleurs et plus encore, l'importance considérable des travaux aussi bien anciens que récents consacrés en linguistique aux questions qui se rattachent, directement ou indirectement, et le plus souvent avec un immense savoir et une extrême finesse, à cet univers complexe de la deixis. Aussi est-il nécessaire de bien situer le cadre limitatif de cette contribution. En me référant à l'excellente présentation de la problématique du colloque, je dirai tout d'abord que les réflexions ici proposées se situent au sein du second programme de recherche indiqué, celui dit de la « deixis élargie », centré plus précisément sur la recherche de points de contact entre l'analyse linguistique et la sémiotique du discours. Je m'exprime donc en tant que sémioticien, formé à l'école d'Algirdas Julien Greimas, et participant d'assez près, depuis vingt-cinq ans, aux évolutions de la recherche dans cette discipline. Deux questions essentielles, entrelacées, formeront sur cet horizon la trame de la réflexion ici proposée : celle de la subjectivité et celle de la référentialité envisagées dans la perspective énonciative.

On connaît la quasi-synonymie entre déictique et embrayeur, ce dernier terme étant « communément utilisé » en lieu et place du premier, selon le récent *Dictionnaire d'Analyse du Discours* de Patrick Charaudeau et Dominique Maingueneau¹. Mais l'inscription sémiotique de ce concept d'embrayeur dans le couple catégoriel « débrayage / embrayage » altère cette synonymie et invite à réinterroger à nouveaux frais le statut de la deixis dans le cadre élargi des opérations énonciatives définies par ces termes. Le paradoxe qu'elles font surgir sera au centre de la première partie de mon propos, autour de la question suivante : comment s'articule le caractère direct de la référence à travers les expressions et effets déictiques avec le caractère indirect, secondaire et réflexif de l'embrayage énonciatif qui en est, dans le discours, porteur ? Pour éclairer la réponse à cette question, je ferai référence, dans un deuxième temps, à la « phénoménologie herméneutique » de Paul Ricœur qui introduit, dans le vécu immédiat et l'expérience sensible de la subjectivité, la médiation du signe et de son inaltérable distanciation. Sur ces fondements phénoménologiques, dont les interrogations ont nourri plusieurs des recherches récentes de la sémiotique, je proposerai, en troisième lieu, de développer les rapports entre perception, énonciation et iconicité. La mise en place de ces rapports permet de préciser et d'affiner selon moi la relation entre significations

¹ P. Charaudeau et D. Maingueneau, eds., *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil, 2002.

déictiques et signification du monde naturel : le lien entre elles serait assuré par la formation des icônes, compris comme plan de l'expression des objets dans la perception. Je me référerai ici, notamment, aux travaux du sémioticien Jean-François Bordron. Enfin, en me dirigeant vers la conclusion, je voudrais tirer de ces réflexions quelques implications pour l'analyse d'une écriture hautement déictique, celle de Louis-Ferdinand Céline dans *Mort à crédit*, où la force régissante de la composante déictique du discours, intégrant à ses marqueurs la dimension passionnelle, conduit à envisager un modèle où les icônes se transforment en instances, et permettent d'approcher ce que Céline entendait réaliser lorsqu'il revendiquait l'invention d'une « écriture émotive ».

1. Débrayage et embrayage : le paradoxe déictique

Comme le souligne le paragraphe de présentation du colloque consacré à la sémiotique, les opérations énonciatives fondatrices du discours en acte sont comprises dans les deux mouvements corrélés du débrayage et de l'embrayage.

Le débrayage est premier. Le *Dictionnaire* de Greimas et Courtés le définit comme « l'opération par laquelle l'instance de l'énonciation disjoint et projette hors d'elle, lors de l'acte de langage et en vue de la manifestation, certains termes liés à sa structure de base pour constituer ainsi les éléments fondateurs de l'énoncé-discours »². Ces termes de la structure de base concernent la personne qui se projette sous la forme du *non-je*, l'espace qui se projette sous la forme du *non-ici*, et le temps qui se projette sous la forme du *non-maintenant*. L'opération première de la mise en acte du langage apparaît donc clairement comme une négation de la deixis. Elle consiste à détacher de soi, par l'intermédiaire de ces catégories niées, l'inhérence du sujet de parole à sa situation vécue, immédiate, fondue dans sa corporéité, inhérence qui ne pourrait s'exprimer que par le jaillissement spontané du cri (de surprise, de joie, de douleur, etc.). Cette projection instaure donc, par une petite schizie créatrice, la possibilité d'un monde en « il », en « ailleurs », en « alors ». Et c'est sur le fond de toile du monde signifiant ainsi objectivé que peuvent se réaliser les opérations proprement déictiques de l'embrayage, celles qui vont manifester la présence de l'instance du discours, le « je » et de ses corrélats spatio-temporels l'« ici » et le « maintenant », auxquels on peut ajouter, à la suite des analyses de Benveniste, les formes temporelles reliées à cette instance de discours, au premier rang desquelles le présent de la présence. Ainsi, comme le précise le même *Dictionnaire*, à l'entrée « embrayage » : « Tout embrayage présuppose donc une opération de débrayage qui lui est logiquement antérieure. »³ L'antériorité du débrayage est confirmée par le processus d'apprentissage du langage chez l'enfant

² A. J. Greimas, J. Courtés, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1979, entrée « débrayage », p. 79.

³ *Ibid.*, p. 119.

qui ne peut maîtriser l'expression déictique du « je » qu'après avoir consolidé le socle de son monde langagier à la troisième personne. De même, dans l'histoire de la littérature française, le roman à la première personne n'est apparu que bien après les écrits narratifs à la troisième personne, avec le *Roman de la rose*, vers le milieu du XIII^e siècle.

On voit le paradoxe. Alors même que toutes les définitions de la deixis, et des expressions déictiques qui en découlent, insistent sur le caractère immédiat de la relation avec le monde sensible de l'expérience vécue, la « spécificité du sens indexical étant de “donner” le référent », comme l'écrit G. Kleiber⁴, voici que l'analyse sémiotique de l'énonciation invite à conclure, au contraire, que les expressions de la subjectivité dans la parole sont secondes, à la fois logiquement et chronologiquement, soumises à la condition préalable d'un débrayage fondateur qui, seul, en rend possible la manifestation. Plus grave, l'univers discursif du « il », loin d'être qualifié de « non-personne » obéissant à un régime énonciatif radicalement différent du couple personnel *je / tu* équipé de ses indicateurs comme l'ont montré les magistrales analyses de Benveniste, apparaît plutôt comme celui d'une « méta-personne », ou d'une « proto-personne », indispensable à la formation et à l'émergence du « je ». Une telle position a naturellement été, au sein de la sémiotique, l'objet de discussions, de débats et même de fractures sur lesquelles il n'est pas possible de s'arrêter ici. Je pense particulièrement aux travaux de Jean-Claude Coquet⁵, et à son identification du sujet de la prédication avec le sujet de la perception sur un horizon phénoménologique (« par la prédication comme par la perception, nous nous conjoignons au monde »). Quoi qu'il en soit, la question ici posée est celle de l'articulation de ce caractère direct de la référence à travers les expressions et effets déictiques avec le caractère indirect, secondaire et réflexif de l'embranchement énonciatif qui les manifeste en discours.

Or, c'est justement un détour par la phénoménologie qui nous permet, me semble-t-il, de mieux apercevoir les enjeux de la position apparemment radicale adoptée par la sémiotique, et dénoncée comme « immanentiste » par les défenseurs d'un principe de pertinence inscrit dans la « réalité » et non plus dans l'« immanence » comme le réclamait le structuralisme strict.

2. Le détour phénoménologique

L'œuvre de Paul Ricœur, remarquablement « réfléchi » dans son essai d'autobiographie intellectuelle⁶, se présente comme un vaste débat théorique sur les

⁴ G. Kleiber, « Déictiques, embrayeurs, token-reflexives, symboles indexicaux, etc. : comment les définir ? », *L'Information grammaticale*, 30, 1986, pp. 4-42.

⁵ J. Cl. Coquet, *La quête du sens. La langage en question*, Paris, P.U.F., 1997.

⁶ P. Ricœur, *Réflexion faite. Autobiographie intellectuelle*, Paris, Editions Esprit, 1995.

modalités de saisie philosophique de la subjectivité. Je voudrais retenir ici surtout deux grandes lignes de force qui organisent cette saisie. D'un côté, l'interrogation sur la méthode phénoménologique, condensée dans la fameuse question de la suspension, ou réduction phénoménologique (*l'épochè*), qui vise à faire surgir à la conscience, dans son immédiateté et sa nudité brute, en suspendant les croyances établies et les savoirs acquis, l'apparaître de n'importe quel phénomène perceptif comme esquisse, composition d'esquisses et noème. Et de l'autre côté, la combinaison de cette dimension phénoménologique avec celle de l'herméneutique.

En effet, après avoir étendu dans ses premiers travaux la méthode de saisie phénoménologique de la conscience au-delà des seuls actes représentatifs (la perception dans sa soi-disant neutralité) pour y intégrer le problème de la volonté, de l'involontaire et de leur dimension morale (la volonté mauvaise), le cheminement de Paul Ricœur le conduit à envisager, comme une dimension constituante, la médiation du signe. Cela, d'abord, à travers la question du *symbole* et de son double sens, et ensuite, plus largement, à travers le problème de la *métaphore* dont la créativité réglée, en imposant l'innovation sémantique, en découvrant des aspects du monde réel que le discours habituel a laissé dans l'ombre, conduit à une « refiguration » de la référence, attestant ainsi sa puissance déictique⁷. Et puis, élargissant cette même démarche à la dimension du texte, il est amené à envisager le *récit* non seulement comme une configuration de l'action, mais plus profondément comme un instrument de refiguration de l'expérience temporelle elle-même. L'intelligibilité narrative, avec sa mise en intrigue du divers aléatoire des actions, contribue à résoudre, au moins en partie, l'aporie de la temporalité dans son insaisissable dimension phénoménale. Un double mouvement se dessine alors, entre herméneutique du texte et phénoménologie de l'expérience. Je cite Ricœur : « Le temps devient temps humain dans la mesure où il est articulé de manière narrative ; en retour, le récit est significatif dans la mesure où il dessine les traits de l'expérience temporelle »⁸.

C'est ainsi, très cavalièrement esquissée, que se définit la « phénoménologie herméneutique » de Ricœur, où le « vécu » est mis à distance, on pourrait « débrayé », non seulement par l'interruption du flux de vie dans la suspension de *l'épochè*, mais surtout par la distanciation qu'impose le signe, la langue, les œuvres de l'histoire et de la culture qui s'insèrent sans relâche au cœur de l'expérience même. De cette manière, dans une formulation que je crois très proche de la définition sémiotique du débrayage, Ricœur écrit : « nous interrompons la relation d'appartenance pour la signifier »⁹ ; et il parvient à l'idée, centrale dans son œuvre, « d'une compréhension de soi médiatisée par les signes, les symboles et les textes »¹⁰, ruinant l'idéal philosophique d'une transparence spontanée du sujet à lui-même, d'une inhérence au monde sensible. C'est en effet « le détour par

⁷ Cf. P. Ricœur, *La métaphore vive*, Paris, Seuil, 1975.

⁸ P. Ricœur, *Temps et récit 1*, Paris, Seuil, 1983, p. 17.

⁹ P. Ricœur, *Réflexion faite*, op. cit., p. 58.

¹⁰ *Ibid.*, p. 59.

l'objectivation » qui garantit « l'irréductible distinction entre le moi immédiat et le soi réflexif. »¹¹

Cette analyse vient à mes yeux soutenir fortement, par des voies indirectes, la position sémiotique sur le primat du débrayage objectivant, comme arrêt et projection hors de soi des catégories signifiantes, comme condition préalable à la rétrojection déictique de l'interpellation, de l'appropriation, de l'insertion et de l'appartenance au monde par le sujet du discours embrayé. Là prennent place les deixis personnelle, spatiale et temporelle, mais aussi pleinement ces formes qui installent la dimension passionnelle du discours, créatrices d'empathie avec l'énonciateur (cf. l'exemple de Saint-Exupéry cité par Charaudeau et Maingueneau : « Voici que se dresse dans mon souvenir, brusquement, *ce vieux mur* croulant et chargé de lierre »¹²). Nous reviendrons, en fin de parcours, sur la deixis émotive en quête de l'inhérence perdue par le débrayage, avec Céline.

3. Deixis, iconicité et référentialité

Mais auparavant, je voudrais montrer que cette saisie est encore confortée par les analyses sémiotiques de l'expérience perceptive du « réel » lui-même, mettant en question le concept classique de référent. Le langage ici est posé comme une donnée première, indissociable de la perception, puisque celle-ci est précisément comprise comme un langage : « comme », c'est-à-dire non pas « à la manière de », mais bien « en tant que ».

Je fais ici référence aux travaux de J.-F. Bordron, dans un texte en attente de publication intitulé *La signification et le monde sensible*, et particulièrement à sa troisième partie « Du monde naturel à l'énonciation perceptive » (pp. 139-192). On y assiste à la genèse du sens dans la perception de n'importe quel *objet* du monde sensible, sans solution de continuité avec la production du sens dans l'expression langagière puisque toutes deux relèvent d'un phénomène de même nature.

L'objet, c'est ce qu'on perçoit, ce à quoi on pense, ce qu'on nomme. Mais l'objet ne parle pas, et affirmer le contraire c'est, ou bien prendre le risque de l'animisme, ou bien réduire le phénomène à l'exercice d'un procédé rhétorique comme la prosopopée. Evitant ces deux écueils, la proposition originale de Jean-François Bordron consiste à assumer que les objets dans la perception visuelle, gustative, olfactive, pluri-sensorielle, etc., peuvent et doivent être conçus comme des objets-langage, dotés d'un plan de l'expression et d'un plan du contenu, dans le cadre plus général de l'hypothèse selon laquelle le monde naturel dans la perception constitue bel et bien une sémiotique. Il s'agit alors de résister à la tentation de

¹¹ *Ibid.*, p. 76.

¹² P. Charaudeau et D. Maingueneau, *op. cit.*, p. 160.

l'« investissement » du sens des objets par la subjectivité des sujets, et même d'inverser la perspective en prenant, à la lettre, le point de vue des objets. Arrêt sur l'objet, source de signifiante.

La démarche prend son départ dans la phénoménologie husserlienne, à travers l'explicitation sémiotique du noème qui désigne, entre l'intentionnalité d'un côté (où s'imbriquent la conscience et le monde) et la réalité physique de l'objet de l'autre, la condition de possibilité de leur liaison et le dégagement des propriétés de l'objet en tant qu'il est perçu. En rejetant l'assimilation du noème au « sens » frégéen – la donation d'un sens disjoint de la référence –, J.-F. Bordron considère que les différentes esquisses à travers lesquelles se donne un objet, comme lorsqu'on tourne autour d'un cube par exemple, constituent des expressions de cet objet et que, par conséquent, le plan noématique peut être appréhendé comme le plan de l'expression de l'objet. Ainsi compris, plutôt qu'à la notion de « sens » de Frege, le noème peut être rapproché de la notion « d'icône » de Peirce : je ne perçois pas l'objet, j'en perçois des icônes. « L'objet est iconique, écrit Bordron, et cette iconicité est son expression, c'est-à-dire son noème » (p. 148). Puisque la perception de l'objet est définie comme un processus sémiotique, le plan du contenu corrélé au plan de l'expression sera issu des variations possibles du rapport entre ce qui est donné au toucher, à la vue, à l'odorat, etc. (ce plan d'expression), et ce qui en résultera comme sens. La sphère du sens de l'objet est alors l'ensemble des modifications possibles du rapport du sujet à l'objet, dans le mouvement de l'intentionnalité perceptive elle-même (jusqu'à considérer un sujet sidéré, dans l'hallucination par exemple). L'iconicité, avec ses deux plans qui l'instaurent en fait de langage, est donc la cheville ouvrière du processus. Pour être plus précis, il convient d'indiquer que, chemin faisant, le concept d'icône s'est dégagé de son acception peircienne. Il ne s'agit plus d'un « icône de... » tel ou tel objet (un visage, un paysage), mais d'un processus d'iconisation qui prend sa source dans l'indicialité (indice) du « il y a quelque chose » et qui se prolonge dans la symbolisation (symbole) lorsque l'icône est soumis à des règles de contextualisation, c'est-à-dire de discours, qui donnent à l'objet son identité effective et sa valeur pour le sujet.

Dès lors, l'objet tel qu'il apparaît ne peut être envisagé seulement comme horizon de visée, mais il résulte d'une « entre-expression du sujet et de l'objet », de sorte que tous les deux n'apparaissent tels qu'ils sont que dans cette expression réciproque. Or l'ambiguïté du mot « expression » mérite qu'on s'y arrête : on passe en effet de la notion hjelmslévienne du plan de l'expression, comme substance et comme forme du signifiant, à la notion énonciative de l'expression comme acte, et les deux sémèmes de l'expression sont ici inextricablement emmêlés. L'icône-écran à travers laquelle se forme le plan de l'expression de l'objet est aussi son expression, de même que le mouvement du sujet (comme la rotation du regard autour d'une pomme) suscite l'avènement de cette expression dans une perception qui a toutes les propriétés d'une énonciation. Les deux actants s'expriment ainsi réciproquement dans le mouvement de leur relation. De même que le sujet perçoit des icônes d'objets, seule

réalité référentielle sur le chemin de l'identification, de l'appropriation, de l'appartenance, de même les objets expriment leur perceptibilité.

C'est à la croisée de ces deux mouvements que s'installe la deixis qui, à partir du « ceci » impliquant le « je », dirige sa flèche vers le monde. Et je souhaiterais alors franchir un pas de plus en évoquant pour finir, à partir d'un extrait de *Mort à crédit* de L.-F. Céline, les enjeux d'une écriture « déictique ».

4. Deixis et instanciation

Qu'il s'agisse du primat du débrayage sur l'embrayage dans la perspective de l'énonciation, ou de la formation des icônes dans la perspective de la perception, on voit que la deixis présuppose doublement une médiation qui fait éclater l'inhérence du sujet au monde et rend possible le partage déictique. Ce point de vue permet d'envisager d'un même tenant les phénomènes déictiques et les phénomènes anaphoriques, qui ne s'opposent plus par leur nature mais se différencient par leur degré : les unes s'orientent vers des icônes référentiels, les autres vers des icônes textuels. Mais, affaibli ou intensifié, leur effet de sensibilisation peut être comparable. Car le discours en acte transforme les icônes en instances. Je définirais celles-ci, en termes tensifs, comme des icônes qui réclament leur droit à la manifestation sur le devant de la scène du discours : les instances sont en attente d'énonciation. Par là se trouve récupérée la présence subjective, avec ses composantes sensibles et émotionnelles.

Je prendrai, pour préciser cette transformation, un exemple simple, un énoncé typiquement célinien, extrait de *Mort à crédit* : « Ma mère sa voilette, la rafale la lui arrache, trempée. » On est bien dans le discours embrayé, qu'atteste le déictique « Ma ». Mais qu'en est-il du « sa », débrayé ? N'est-il pas également déictique ? La structure syntaxique de l'énoncé implique en effet une « remontée » de l'embrayage sur le débrayage qui le présuppose, accentuant de manière invasive l'afflux de la deixis. Cette remontée résulte d'un conflit entre l'instance du discours débrayé et celle du discours embrayé. On peut même dire qu'elle tend à inverser la relation logique entre les deux opérations en faisant surgir au premier plan une instance qui ne relève plus de la même catégorie, qui se situe en amont du couple débrayage / embrayage. On pourrait alors parler de « sur-embrayage », ou plutôt de « proto-embrayage », celui qui cherche à donner langue et sens à une instance antérieure, plus originaire, plus « génitive », se tenant au plus près de l'engendrement, au plus près de la présence corporelle à partir de l'impression sensible. Le déroulé syntaxique en effet implique l'impact de la figure première (« ma mère »), sur laquelle vont s'agglutiner les propriétés. Cet impact manifeste du même coup la donnée passionnelle de l'impatience, et le tempo de l'urgence, la manifestation quasi directe de l'expression de l'objet (la rafale, icône du vent, non plus figure du langage, non

plus simplement icône perceptive, mais bien instance de prise en charge du discours). Dans la rupture de l'ordre syntaxique canonique, c'est donc l'impact même de l'événement sensible (surplombant l'événement factuel énoncé) qui est asserté.

Écoutons, à ce propos, le discours théorique de Céline : « Il me semblait qu'il y avait deux façons de raconter des histoires. La classique, l'habituelle, l'académique qui consiste à se faufiler d'un incident à l'autre, virer, tourner en surface, si j'ose dire, avec cent cahots, trébuchages, rattrapages tant bien que mal, méli-mélo, tohu-bohus, encombrements [etc.]... le chemin des voitures dans la rue...et puis l'autre, descendre dans l'intimité des choses, dans la fibre, le nerf, l'émotion des choses, la viande, et aller droit au but, à son but, dans l'intimité, en tension poétique, constante, en vie interne, comme le « métro » en *ville interne* droit au but, une fois le choix fait, il faut rester dans la même conviction, dans la tension intime, une fois pour toutes, dans l'intimité de la vie, tenir ainsi l'histoire. (...) »¹³.

Pour illustrer cette position narrative de l'énonciation qui cherche à abolir la scission fondatrice du débrayage, je terminerai avec quelques remarques sur un récit particulièrement remarquable par le jeu de la deixis qu'il installe : l'expansion de la soudaineté présente d'un instant, celui de la découverte de la perte du bijou, dont le héros de *Mort à crédit*, Ferdinand, apprenti chez Gorloge le ciseleur, était le dépositaire et le gardien, et qu'il conservait, soigneusement attaché par des épingles de nourrice, dans le fond de sa poche.

« Arrivé devant l'Ambigu... là je m'assois enfin ! Je ramasse un journal par terre. Je vais me mettre à le lire... Je sais pas pourquoi... Je me tâte la poche... Je faisais ce geste-là sans savoir... Une inspiration... Je touche encore... Je trouve plus la bosse... Je tâte l'autre... C'est du même ! Je l'ai plus !... Mon écrin il est barré ! Je recherche de plus en plus fort... Je tripote toutes mes doublures... Ma culotte... Envers... Endroit... Pas d'erreur !... J'entre dans les chiots... Je me déshabille totalement... Je retourne tout encore... Rien du tout !... Pas la berlue !... Le sang me reflue dans les veines... Je m'assois sur les marches... Je suis fait !... Extra ! Paumé comme un rat !... Je retourne encore un coup mes vagues. Je recommence !... J'y crois plus déjà... Je me souviens de tout précisément. Je l'avais bien épinglé l'écrin... au tréfonds de ma poche intérieure. Avant de descendre avec Robert, je l'avais encore senti !... Elles étaient parties les épingles !... Elles s'étaient pas enlevées toutes seules !... Ça me revenait subito la drôle de façon, qu'elle me tenait tout le temps par la tête... Et de l'autre côté de la chaise ?... Elle travaillait avec une main... Je comprenais tout ça par bouffées... Ça me montait l'effroi, l'horreur... Ça me montait du cœur... Ça me tambourinait plus fort que trente six chevaux d'omnibus... J'en avais la têtère qui secouait... Ça servait rien... Je recommençais à chercher... C'était pas possible qu'il soye tombé mon écrin ! qu'il ait comme ça glissé par terre de façon que je l'avais pinglé !... Mais non !... Et puis une « nourrice » ça s'ouvre pas facilement !... Trois y en avait !... Ça part pas tout seul ! Pour me rendre compte si je rêvais pas, j'ai

¹³ Lettre à Claude Jamet, Paris, avril 1944 (cité par Pascal Fouché, in *Céline. « Ça a débuté comme ça »*, Paris, Gallimard, Découvertes, 2002, p. 110).

recouru vers la République... Arrivé rue Elzévir y avait plus personne là-haut !... Ils étaient déjà tous barrés... j'ai attendu sur les marches... Jusqu'à sept heures, s'ils rentreraient ?... Aucun n'est remonté...

J'essayais comme ça de me rendre compte par les mots, des bribes... et les incidents. Ça me revenait tout peu à peu... Si Antoine, il était l'auteur ? Et le petit Robert alors ?... Si ils avaient tout goupillé ?... En plus de la vache... En me redressant debout je sentais plus mes deux guibolles... J'allais comme saoul dans la rue... Les passants, ils me remarquaient... Je suis resté un bon moment planqué sous le petit tunnel à la Porte Saint-Denis. J'osais plus sortir du trou... Je voyais de loin les omnibus, ils ondulaient dans la chaleur... J'avais de éblouissements... »

L.-F. Céline, *Mort à crédit*, Gallimard, Folio, p. 191-192.

Comment comprendre ici l'invasion massive des effets déictiques ? On ne saurait la réduire aux seules marques indexicales, assurément nombreuses (redondance des « je », des « ça », etc.), mais qui ne font que factueliser la deixis. Bien au-delà de ces seuls faits, on peut saisir la force déictique dans la hiérarchie de trois modes d'articulation de la signification discursive :

1. Tout d'abord, le mode de la *programmation narrative*, avec la transformation disjonctive et la répétition d'un programme somatique de quête (l'opération gestuelle de la fouille, dans les poches et sur le corps, quatre fois réitérée), corrélé à un contre-programme cognitif d'enquête (lui-même également itératif, faisant intervenir successivement l'identité des suspects : « Robert », « Elle » – c'est-à-dire la femme de Gorloge avec qui Ferdinand vient d'avoir sa première expérience sexuelle – , « Antoine »). Ces deux programmes, d'abord successifs, se conjoignent ensuite, se chevauchent et s'entrelacent, entrecroisant leurs temporalités (« Je recommençais à chercher... »).

2. Un deuxième mode d'articulation, lié à la *textualisation*, se superpose à ce premier, en le déformant et en lui imposant son régime propre : c'est le surgissement discontinu des micro-séquences émotionnelles, dans la succession et l'intervalle à comprimer, avec l'effondrement des relations causales – qui sont pourtant bien en jeu – impliquant l'absence de toute temporalité autre que celle de l'instant (cf. « Une inspiration... »). Ici, les effets de sur-embayage de l'instance passionnelle déterminent l'immédiateté, la fébrilité, l'instantanéité absolue de la présence à soi, affaiblissant alors l'effet d'une diachronie chronologique.

3. Enfin, troisième mode d'articulation du sens, le régime de la *remémoration* (deixis mémorielle), suggérant des bribes de relation entre le présent et le passé. Le passé généralement n'a pas d'existence chez Céline, il est voué à l'oubli – et le phrasé célinien est sans mémoire. Alors même qu'aucun des faits anodins dont ce passé est

ici constitué ne mériterait d'être appelé à la présence, voici qu'il est convoqué par la sensibilisation du présent. C'est l'intensité de l'instant qui déclenche la rétrospection et commande l'extensité de la mémoire. La durée est sous la dépendance de l'instant. Mais la mémoire elle-même, effet de la compression émotionnelle qui parvient à en libérer vaille que vaille quelques images, ne se manifeste que sous la forme d'éléments disjoints, modalisés par l'incertitude, des fragments du passé, sans bords dans l'insaisissable dissipation de la durée (on pense ici à G. Bachelard pour qui la mémoire ne retient jamais que des instants¹⁴).

Chaque forme identifiant tour à tour la présence et l'absence de l'objet – l'écrin et ses « épingles de nourrice » dans le présent, de même que la présence et l'absence du « coupable » dans le passé – apparaît clairement comme un arrêt mis en mouvement par la saisie. Ce *mouvement de l'arrêt* peut être déployé : c'est lui qui est porteur des effets déictiques. Il repose sur l'ascendance de l'instance corporelle au niveau de la manifestation : les figures du plan du contenu sont renvoyées par les formants du plan de l'expression (l'éjection verbale), qui eux-mêmes renvoient à la substance de l'expression – la chair ébranlée, émue – dont ils expriment la conversion dans la parole en acte. La survenue de la mémoire à distance est de même nature que celui de la saisie instantanée : « Par mots, par bribes... ».

Conclusion

Pour conclure, je voudrais souligner combien cette forme d'écriture illustre en les condensant les éléments du parcours d'analyse que j'ai présenté sur les rapports entre deixis et opérations énonciatives : tout d'abord, le paradoxe qui fait du débrayage la condition de l'embrayage s'impose ici négativement, comme si le discours s'employait à abolir cette contrainte pour imposer la deixis, directe et sans écran, de l'émotion. L'iconicité, ici textuellement manifestée par les bribes figuratives disjointes des objets, impose ses fragments perceptifs en amont de la symbolisation que le lecteur peine à reconstruire (la perte, le vol, l'enquête, la mémoire). Enfin, le déplacement du concept d'iconicité au concept d'instance, où le discours ne montre plus des objets mais est littéralement pris en charge par les objets qui en deviennent la source. Et, au premier rang de ces instances, le corps qui tend à rompre la contrainte du débrayage pour imposer, dans ce que Céline nomme « l'écriture émotive », un effet déictique absolu, relevant d'une stylisation globale : ce qu'on pourrait appeler une poétique déictique.

¹⁴ Cf. G. Bachelard, *L'intuition de l'instant*, Paris, Stock, 1932.